

Le hamac

Shanti Van Dun

Number 5, Winter 2004

Envisager Fernando Pessoa

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/2286ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (print)

1920-8812 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Van Dun, S. (2004). Le hamac. *Contre-jour*, (5), 49–58.

Le hamac

Shanti Van Dun

Toute la famille était là, enfin presque, et semblait plus unie que jamais dans ce soleil printanier. Le parfum du pommier en fleurs montait à la tête, peut-être même chacun se sentait-il un peu ivre. La jeune femme assise dans le jardin donnait le sein à un nourrisson comblé ; elle rayonnait. Accroupi près d'elle se trouvait son amant ébahi : était-ce bien son fils, ce petit être fragile, minuscule, tout occupé à téter sa mère ? Était-ce bien son épouse, cette femme à la fois radieuse et cernée, cette femme aux traits tirés, détendue pourtant, toute ronde encore d'avoir abrité la vie en son ventre pendant neuf mois ?

Les derniers temps, ses transformations l'avaient troublé. Les courbes nouvelles l'éblouissaient, l'attendrissaient bien sûr, mais il sentait aussi confusément que ce corps qu'il connaissait par cœur lui échappait de plus en plus. Il se demandait parfois comment elle arrivait à s'ajuster chaque jour à ses dimensions changeantes, à ces répartitions de poids nouvelles, à ces mouvements en elle qui ne venaient pas d'elle... Lui-même à l'adolescence s'était empêtré des mois durant dans ses jambes, ses bras trop longs !

— Oui, oui, mon amour, murmura Vanessa au nouveau-né blotti contre elle, c'est bon ?

Ce oui murmuré le fit frémir. Elle était là, négligée et magnifique, un sein offert, ses cheveux bruns se découpant sur la blancheur teintée de rose du pommier en fleurs. Un instant, il la vit dans son voile de mariée. Ce jour-là, le

« oui » avait résonné haut et fort dans l'église. Ça y est, avait-il pensé, cette fois elle est mienne, c'est ma femme.

Dès le septième mois de la grossesse, il avait senti le ridicule de ces mots-là. Non seulement quelqu'un d'autre l'habitait-il tout entière, modifiant son corps, son rythme, ses humeurs et surtout la lumière de son regard, mais de plus son ventre attirait comme un puissant aimant. Des inconnus s'arrêtaient parfois, posaient sans scrupules leurs mains sur elle après avoir échangé quelques mots. Elle les laissait faire, souriante. On aurait dit que tout convergeait vers elle : les regards, les gestes, les tendresses. Cette attention décuplée lui allait comme un gant, pensait alors son amoureux. Elle ne cherchait pas à devenir le centre, simplement elle l'était le plus naturellement du monde, personne ne le contestait, personne ne la jalousait, en un mot sa femme enceinte incarnait l'harmonie et pour cela, on l'aimait.

En respirant les odeurs mêlées de Vanessa, du bébé et du pommier en fleurs, Fabien se trouva bête tout à coup de n'avoir pas compris plus tôt : une femme ronde et pleine et doublement vivante appartient à tout le monde. Tout de même, ce ventre aimé allait de nouveau s'aplatir, se raffermir et petit à petit redevenir sien. Machinalement, il caressa le vieux chien couché aux pieds de sa femme. Il ne dormait pas, non, il restait là lui aussi, immobile, la tête posée sur les pattes de devant, trop content sans doute de sentir la présence de sa jeune maîtresse qui depuis longtemps déjà avait quitté la maison.

Plusieurs fois les derniers temps, les parents de Vanessa avaient voulu emmener le chien chez le vétérinaire, pour le « soulager ». Il était trop vieux, disaient-ils, il était malade, il souffrait sûrement. La semaine dernière, ils s'étaient même mis en route, le chien sur le siège arrière de l'auto. Au dernier feu rouge avant destination, ils avaient regardé le chien, s'étaient consultés en silence, puis avaient fait demi-tour. Au retour, ils avaient parlé de leurs deux filles chéries qui les chamboulaient ces temps-ci. Qui eût cru que leur cadette leur donnerait avant l'autre un petit-fils ? Leur bébé qui devenait maman... cela ne les rajeunissait pas. L'aînée, il est vrai, en avait plein les bras avec sa propre vie, occupée à faire reculer courageusement la maladie. Oui, leur fille aînée avait encore besoin d'eux, il fallait monter la

garde avec elle, jusqu'à ce que la vie reprenne à plein, comme avant. La tâche était lourde, creusait peut-être quelques rides prématurées sur leurs visages, mais ils s'en sentaient la force.

— La vie se renouvelle dans la famille, c'est un signe, mon amour, avait dit l'homme à sa femme avant d'arriver à la maison.

La presque grand-mère avait posé la main sur la cuisse de son mari, ils s'étaient tus à nouveau, complices, rassurés par la paisible présence du chien endormi sur le siège arrière.

À présent, ils se félicitaient d'avoir changé d'avis. Le chien avait été témoin d'étapes importantes dans la vie des filles. Était-il concevable qu'il n'assistât pas à l'arrivée d'une génération nouvelle ? Tranquille, il promenait ses yeux tristes tantôt sur Vanessa, tantôt sur ses « vieux » maîtres qui se tenaient par la taille en contemplant la jeune famille. Tous deux semblaient absorbés par le tableau, obnubilés, tandis qu'entre eux circulait une délicieuse énergie qu'ils n'avaient plus sentie depuis longtemps. Aujourd'hui, leurs corps étaient absolument présents l'un à l'autre.

Fallait-il vraiment que ce moment s'interrompît bientôt ? Tout le monde retenait son souffle, se taisait pour éviter de rompre le charme. Chacun souhaitait secrètement que l'ivresse dure, que l'enfant ne se lasse jamais de boire, que le sein gorgé de lait ne se tarisse jamais. L'instant d'après pourtant, le bébé en eut assez et un éclat de voix résonna dans la cour. La fille aînée arrivait, pétillante : « Où est-ce qu'il est mon petit bout de chou ? »

Le son de cette voix familière fit lever la tête du vieux chien.

— Caramel ! T'es encore là ? s'écria Justine qui appréhendait sa disparition.

Elle s'arrêta à l'entrée du jardin, s'agenouilla, puis ajouta, enjouée, en tapant sur ses cuisses :

— Viens ! Viens me voir, qu'est-ce que t'attends, grosse boule ?

Caramel se leva et trotтина jusqu'à Justine en branlant la queue. Décidément, il n'y avait plus qu'elle pour le faire bouger, ce chien amorphe.

Depuis toujours régnait entre eux une amitié indéfectible. D'ailleurs, c'était elle qui l'avait choisi parmi des dizaines de chiots, c'était elle aussi qui l'avait baptisé Caramel au cours d'une cérémonie singulière et secrète. Elle ébouriffa sauvagement les poils de sa tête, fourra son nez dans le cou du chien pour y retrouver l'odeur âcre d'autrefois, se roula par terre avec lui, riant aux éclats. Caramel, muet depuis des mois, l'honora même de deux ou trois aboiements. En se relevant, elle sentit quelque chose grésiller au fond d'elle. Elle ferma les yeux une seconde, pour mieux savourer. C'était des choses simples comme celle-là qui lui manquaient lors de ses longs séjours à l'hôpital.

— Bon, ça suffit maintenant, Caramel. Tu sais que je t'adore, mais ce n'est pas toi que je viens voir.

Le chien eut l'air penaud. Justine lui asséna un petit coup amical sur la tête et ajouta :

— Oh ! Sois pas jaloux, grosse boule ! C'est William que je viens voir aujourd'hui.

Il flottait dans le jardin une drôle d'ambiance, comme solennelle. C'est pourquoi elle avait baissé le ton en prononçant sa dernière phrase. Ainsi avançait-elle doucement vers ce bébé qu'elle ne connaissait pas encore. Vanessa s'était mordu les joues et avait baissé les yeux, gênée, en écoutant sa sœur. Son mari attentif avait perçu son malaise et s'empressa d'expliquer qu'en fin de compte, ils avaient changé d'idée, qu'ils avaient préféré le nom de Manuel, que par contre elle pourrait choisir son deuxième prénom, que c'était chouette tout compte fait, vu qu'elle pourrait appeler un jour son propre fils William si elle le désirait, qu'elle s'éviterait ainsi les sempiternelles tergiversations autour du nom de l'enfant en route...

— Mais Vanessa, ça fait des mois que tu l'appelles William !

— Je sais, je sais, mais quand je l'ai vu... Il n'avait pas du tout la tête d'un William, tu comprends ? Approche, regarde toi-même : c'est un Manuel tout craché, tu ne trouves pas ? Approche !

— Pas la peine, t'as raison, même d'ici on voit tout de suite que c'est un Manuel, railla gentiment Justine.

Elle ne lui en voulait pas, après tout, c'était son fils. Mais quand même, était-ce une manière de reproche ? Elle n'était pas allée les voir à l'hôpital, alléguant un bris majeur de voiture qui l'avait empêchée de parcourir les quelques 200 kilomètres qui les séparaient.

Pour détendre l'atmosphère, le fier papa de Manuel proposa à Justine de prendre son neveu, mais Vanessa signala avec toute l'autorité de son nouveau rôle qu'il fallait d'abord qu'il bût à l'autre sein. Elle retrouva de nouveau son ample chemisier, découvrit son mamelon dont Manuel s'empara aussitôt. Toute trace d'agitation disparut peu à peu. Le calme revint, une sorte d'engourdissement gagna chacun des membres de la famille.

La grand-maman admirait sa benjamine qui allaitait. Cela lui rappelait tant de beaux souvenirs ! Ou plutôt non, plus que de beaux souvenirs, de prodigieuses sensations quelque part dans le bas-ventre. Elle avait repoussé le plus possible le sevrage de ses filles. Ces minutes d'intimité avec elles la comblaient d'une façon déroutante. Parfois, ses seins giclaient tout seuls, à des moments plus ou moins opportuns. Cela la contrariait à l'occasion — ou peut-être souvent —, mais aujourd'hui elle se souvenait des fois où cela la ravissait. Cette abondance... quelle merveille ! Elle était *nourricière*.

Le grand-père cherchait à cacher son émotion qui avait monté, puis s'était nouée dans sa gorge ; il savait pouvoir la garder là longtemps. Il avait un petit-fils. Un petit-fils ! Lui qui n'avait eu que des filles ! Des filles superbes qu'il aimait par-dessus tout et n'échangerait contre rien au monde. Il n'empêche... Un petit-fils à qui il pourrait transmettre des tas de choses : la force d'un joueur de football, l'habileté du menuisier, la patience du pêcheur, les secrets de son unique recette, la casserole de veau. Il croyait aussi pouvoir compter sur cet enfant. Tout semblait si fragile, ces temps-ci. Manuel tétait avec toute l'énergie de son petit corps. Malgré son extrême vulnérabilité, on voyait tout de suite qu'il était déjà bien ancré dans la vie. Il enracinerait sa mère du même coup. Le jour venu où le grand-père ne serait plus, un autre homme pourrait encore vivre, rager, aimer, jouir, peut-être même pleurer, un autre homme dans les veines duquel coulerait un peu de son sang, son sang qui battait intensément en lui en ce moment.

Justine, d'ordinaire si vive, était médusée. Sa sœur, sa petite sœur... unie à un autre petit être par un lien de vie ? Où donc était passée l'enfant sombre qu'elle avait protégée avec tant de zèle ? De sa main libre, Vanessa effleurait le front du nouveau-né. La main était empreinte d'une infinie douceur, les doigts bougeaient gracieusement. Cette même main, combien de fois l'avait-elle empoignée ? Justine n'avait pas oublié qu'elle avait dû tirer Vanessa par la main, encore et encore, pour la faire courir, pour l'entraîner dans l'eau froide d'un lac ou l'emmener sur une piste de danse. La jeune maman se penchait sur son fils. Son souffle devait être chaud et réconfortant en contraste avec la brise printanière, légère et fraîche qui leur arrachait un frisson de temps à autre. Il n'y a pas si longtemps, dans le noir de leur chambre commune, Justine entendait souvent râler sa petite sœur asthmatique. Elle se levait alors, se glissait dans le lit voisin, plaçait un deuxième oreiller dans le dos de Vanessa pour soulever un peu sa poitrine suffocante. Elle jouait délicatement dans ses cheveux et lui parlait à voix basse de n'importe quoi — de lutins, de voyages dans l'espace, de la cathédrale qu'elles escaladeraient demain, pour toucher au ciel — jusqu'à ce que la petite finisse par se calmer, se détendre, s'endormir.

On entendit le bourdonnement sourd d'un oiseau-mouche tout proche. Venu profiter lui aussi du pommier, il butina deux ou trois fleurs, suspendu dans l'air, puis se permit de se poser sur une brindille. C'était la première fois que Justine voyait un colibri perché, les ailes pliées, mais cela l'étonnait moins que d'accéder tout à coup au versant lumineux de sa petite sœur. Vanessa resplendissait plus encore que la gorge rubis du colibri. Le bleu du ciel, les rayons tièdes du soleil tant espéré depuis novembre contribuaient à la révélation. Le rare repos du colibri fut de courte durée. Les quelques grammes de plumes s'agitèrent à nouveau frénétiquement dans l'air et disparurent.

— Tu veux lui faire faire son rot, Justine ? demanda Vanessa en lui tendant l'enfant.

Justine fut prise au dépourvu. Soudain, le petit Manuel lui faisait peur. Si du moins il s'était appelé William...

— Euh... Non, merci, je ne saurais pas comment faire, j'aurais peur de le casser en deux...

Vanessa s'en chargea donc, l'air contrarié. Elle qui avait toujours douté d'elle-même... Comment diable ses gestes pouvaient-ils être si assurés ? Elle tapotait le dos de Manuel, abandonné sur son épaule, pas trop fort, juste assez... Les grands-parents et Justine s'étaient assis. Pour la centième fois, Fabien s'était mis à raconter les dernières contractions de sa femme, la panique qui l'avait envahi au point d'en oublier la valise sur le pas de la porte, les feux rouges brûlés sur la route de l'hôpital, l'interminable travail et l'accouchement lui-même. Heureux d'avoir trouvé en Justine un auditoire « vierge », il s'en donnait à cœur joie. Il marchait de long en large, se perdait dans les détails avec un tel enthousiasme qu'on restait suspendu à ses lèvres :

— Je lui lâchais pas la main et je disais : « Respire, respire, mon amour ! T'es capable ! » Je pensais qu'il sortirait jamais. Je me trompais parce que ça a pas été long que l'infirmière a dit : « Ah ! Mon Dieu ! Il est poilu ! Un vrai petit singe ! Je vois presque pas sa tête tellement il a des cheveux ! »

Manuel fit son rot et on soupira d'admiration.

— Tu peux le prendre maintenant, si tu veux, proposa de nouveau Vanessa.

— Pas tout de suite, il m'a donné soif, le petit singe, à force de téter ! Qui veut de la limonade ? C'est la tradition, il me semble. J'en fais pour tout le monde !

L'aînée disparut gaiement dans la maison. Une fois seule, elle s'appuya un instant sur le comptoir avant de presser les citrons. Pourquoi tout le monde était-il ravi, sauf elle ? Vanessa connaissait sa fragilité des derniers temps, pourquoi insistait-elle autant pour lui refiler l'enfant ? Il n'y avait pourtant pas d'urgence, elle aurait mille occasions de prendre son neveu, plus tard, demain, une autre fois. Un étrange picotement gagnait les mains, les pieds de Justine. Depuis des mois, elle avait appris à surveiller le moindre symptôme. Qu'est-ce que celui-ci signifiait ? Mais il était temps de rejoindre les autres avant qu'ils ne s'inquiètent. La jeune femme se ressaisit et retourna joyeusement au jardin, avec cinq grands verres de limonade fraîche.

Elle s'informa de la santé de Caramel. La réponse fut vague car personne n'osa relater l'épisode de la visite avortée chez le vétérinaire ; cela semblait inconvenant vu l'état de santé de Justine elle-même.

Chacun commença à siroter son verre. Le silence et l'immobilité pesaient à Justine, mais elle n'avait plus la force de faire diversion ; elle sentait huit yeux la scruter avec insistance. Elle voulut se dérober, partit s'étendre dans le hamac un peu plus loin. Elle n'avait pas envie de bercer l'enfant, pas encore, était-ce si épouvantable ? Qu'on la laisse donc tranquille, à la fin !

— Vanessa, j'aimerais mieux le prendre une autre fois. Je suis... Il est... trop petit, Manuel... trop... je veux dire, il est encore tout fripé...

— Dis donc que tu le trouves laid, un coup parti ! D'abord, il n'est pas si petit que ça, il pèse huit livres six onces.

Jalouse, elle était jalouse, pensa Vanessa. Sa grande sœur n'acceptait pas qu'elle prît les devants, pour une fois ? Elle était déjà maman, et pas Justine. Elle n'était plus l'enfant délicate qu'on dorlotait et que Justine traînait partout derrière elle sous la recommandation des parents. Elle n'était plus une jeune fille, même qu'elle ne le serait plus... jamais. Tout était inversé, quelqu'un dépendait d'elle à présent, quelqu'un dont elle était désormais responsable, pour toujours... Un instant Vanessa se sentit comme opprimée...

Certainement Justine regrettait de ne plus la cacher sous son aile. Vanessa fut sur le point de traiter sa sœur de mesquine, de... mais elle ravala ses paroles au dernier moment. Peut-on se permettre de telles remarques quand on a un mari amoureux, un enfant adorable, la santé, un avenir prometteur, tout tracé... Que dire, maintenant, pour se faire pardonner ces mauvaises pensées, pour envelopper sa sœur, l'encourager ?

— Un jour, ça va être ton tour, Justine. Tu vas guérir. Je suis sûre. Puis ce sera pas si long. Je suis sûre que nos enfants vont grandir ensemble. Ils vont jouer ensemble, tu vas voir, ils vont être inséparables ! Tu vas être maman, toi aussi, tu verras.

En parlant, elle s'était levée, s'approchait de sa sœur, le bébé tout contre elle. Elle le lui apportait comme une offrande dans un geste de fraternité repentante. Que Justine s'agrippe à la vie, qu'elle lutte de toutes ses forces, il le fallait ! Sans quoi... Manuel, petit miracle de huit livres six onces, vivifierait sa sœur, Vanessa en était convaincue.

Justine la regardait avancer, le bébé dans les bras. Soudain, le hamac dans lequel elle reposait lui sembla suspendu au-dessus du vide. Elle était paralysée. Elle craignait cet enfant, elle n'en voulait pas ! « Non, non, Vanessa, garde-le, que veux-tu que je fasse d'un bébé naissant, moi ? » C'était pareil à ses pires cauchemars. Elle croyait hurler mais restait désespérément muette. Elle chercha autour d'elle de quoi s'accrocher. Fabien, armé de son appareil photo jetable, était surexcité. Sa mère souriait, la tête inclinée à gauche comme chaque fois que l'émotion l'envahissait. Toute l'attention de son père était tendue vers elle. Qu'attendait-il de ce premier contact entre tante et neveu ? Et Caramel ? Il s'était endormi, l'avait abandonnée. Alors elle se sentit seule. C'était une solitude radicale, absolue, inconnue jusque-là. Restait le pommier pour la réconforter, mais les fleurs blanches se mirent à tournoyer, elles s'embrouillaient, l'étourdissaient, leur parfum l'écœurant : le vertige s'était emparé d'elle.

Mais qu'est-ce que tout le monde espérait ? Une image touchante, un moment magique, une symbiose ? Sans doute le signe d'une rémission définitive. La terreur la gagnait alors qu'on espérait son salut. Bientôt, elle n'eut plus qu'un désir : que l'enfant reste soudé à sa mère pour l'éternité. Après tout, c'était son fils, qu'elle le garde, qu'elle le porte ! Oh ! Pourvu qu'on ne puisse jamais lui transmettre ce fardeau ! Huit livres six onces : quel mensonge ! À mesure que Vanessa avançait, le nourrisson s'alourdissait. Tout se glaçait en Justine. Son corps gourde ne répondait plus. Le bébé se transformait à vue d'œil. Ce n'était plus un enfant, pas même un amas de chair et de sang, mais une masse compacte. Du plomb.

Prisonnière des mailles du hamac, elle se balançait au-dessus d'un gouffre sans fond. Elle devait préserver toute son énergie, elle avait besoin de toute sa force vitale, pour elle seule...

— Non, parvint-elle à articuler d'une voix blanche.

Mais Vanessa n'écoutait pas. Elle se réjouissait à l'idée de partager avec sa sœur son petit paquet de vie nouvelle. Justine s'affolait de plus en plus. Si on s'obstinait à l'affliger de cette trop lourde charge, de ces tonnes de plomb... Pour l'amour du Ciel, qu'il demeure soudé à sa mère !

Le froid avait tout figé sur son passage. Justine était maintenant transie, glacée tout entière. Dans un éclair de lucidité, elle comprit que pour gagner son combat pour la vie, elle devait être légère, mouvante... Vanessa l'avait rejointe. La clarté des fleurs s'évanouit, tout bascula dans l'obscurité. La jeune mère tendit les bras ; Justine connut l'effroi. Avec toute la douceur, toute la tendresse dont elle était capable, Vanessa déposa son fils dans les bras de sa sœur. Justine se sentit précipitée. Personne ne vit le hamac se rompre et Justine amorcer sa chute ultime. Pendant qu'elle sombrait, sa famille attendrie s'extasiait et Fabien immortalisait la scène.